

STORIES

Du bac pro à Sciences-Po Six lycéens de Sarcelles veulent ouvrir la voie

 6 min • Par Elsa MaudetPhoto Albert Facelly



Youssouf, Ronan, Abdoulaye, Martin et Issifou en plein atelier. Ce jour-là, le sixième lycéen, Jahid, n'est pas présent.

Depuis janvier, des élèves de seconde participent à une expérimentation visant à leur donner les moyens de viser la prestigieuse école, jusqu'ici fermée aux bacheliers professionnels. «Libération» a décidé de les suivre au long cours.

«Pourquoi vous êtes là ? Allez-y, prenez la parole de manière libre, vous êtes pas à l'école. Jahid, pourquoi t'es venu ? Dylan vous a menacés ?» Dans l'élégante petite pièce grise des hauteurs du Philanthro-Lab, une ancienne faculté de médecine parisienne reconvertie en temple de la philanthropie, Ismaël Meite chambre son petit auditoire. «C'est pour notre avenir», répond Jahid Daville. «C'est une pression que tu me mets. Mais je vais tout faire pour», réplique Ismaël. Dès ses premiers mots, le jeune homme élégant et assuré, formateur en service civique à l'association Graine d'orateur 93, a su concentrer l'attention sur lui. Le ton enjoué, le corps engagé, il accroche chaque regard un à un.

Face à lui, assis autour d'une longue table ovale : sept ados. Les six élèves de seconde professionnelle du lycée Maryse-Condé de Sarcelles (Val-d'Oise) embarqués dans l'expérimentation «Du bac pro à l'enseignement supérieur» menée par l'association Une voie pour tous et Sciences-Po Paris, que Libération a décidé de suivre au long cours, et un de leurs potes, venu par curiosité. Depuis janvier, ces adolescents, triés sur le volet au sein de leur établissement, font des heures sup. Des ateliers, des sorties et des rencontres, le soir et le week-end, pour élargir leurs horizons, accroître leur culture, leur donner d'autres codes que ceux acquis durant leurs quinze premières années de vie.

«Si tu parles pas bien, tu existes pas»

Le concept n'est pas nouveau, Sciences-Po fait ça depuis plus de vingt ans.

Ses conventions d'éducation prioritaire (CEP) ont déjà permis à 2 800 bacheliers des quartiers populaires d'intégrer la prestigieuse école. Pourtant, ce projet-là est une première. La première fois que des élèves de lycée pro ont droit à ce genre d'égards, les CEP étant réservées aux lycéens des voies générale et technologique. Jusqu'à cette année, même l'entrée à Sciences-Po leur était barrée administrativement. Pour ce galop d'essai, trois bahuts ont été choisis : un urbain, à Sarcelles donc, un rural, à Doullens (Somme) et un ultramarin, à Grand-Bourg (Guadeloupe). Un pari, tant le passage d'un bac pro à Sciences-Po ne coule pas de source.

Au Philanthro-Lab, en ce lundi soir, l'art oratoire est à l'honneur. «Si on est là, les gars, c'est parce que l'heure est grave, poursuit Ismaël. Dans l'école de la République, on vous demande de bien vous exprimer, mais on ne vous a pas appris à parler. Il y a trop de gens qui croient que Barack Obama, il est né avec un micro dans le ventre, que c'était un orateur de fou. Non, tout ça, ça s'apprend. Et on va l'apprendre ensemble.» Quelques semaines plus tôt, déjà, Greazi Abira, alias Greco, ancien de Sciences-Po et fondateur de l'asso, les avait coachés pour un concours d'éloquence dans leur lycée. «Parler, c'est primordial. Si tu parles pas bien, tu existes pas», juge Ronan Le Mouellic, élève en filière Métiers de l'électricité et de ses environnements connectés (Melec), qui s'est rendu compte, à l'heure de présenter un projet à l'ancien ministre de l'Education Pap Ndiaye, qu'il n'avait «pas les bons mots».

Les six ados retenus pour cette expérimentation, six mecs car la mixité n'est pas le point fort des filières industrielles, ont tous «quelque chose». «Ça ne nous intéressait pas de reproduire une sélection par les notes, en prenant le premier de chaque classe», tranche Dylan Ayissi, le fondateur de l'association Une voie pour tous. Lui-même ancien élève de la voie pro, il a demandé aux enseignants de Maryse-Condé de repérer des jeunes curieux, intéressés par le

débat. Quelques instants aux côtés des heureux élus suffisent à comprendre pourquoi ils sont sortis du lot.

On a surpris Ronan, grand bavard intéressé par la marche du monde, dans une discussion profonde sur les dictatures et les monarchies parlementaires lors d'une sortie au musée du Quai Branly. Youssouf Tandjigora, observateur taiseux, économise ses mots pour ne distiller que ce qui sera parfaitement à-propos. Issifou Dramane a l'esprit vif et une implication à toute épreuve. Martin Dautry mériterait d'être embauché dès demain dans une boîte de cybersécurité tant cette passion le dévore. Le discret Abdoulaye Gassama est taquin mais efficace. Quant à Jahid, il est dépeint par les adultes qui l'entourent comme amateur de débat et capable d'une grande pertinence.

Greco prend la suite d'Ismaël face à la jeune assemblée. Le temps est venu du procès. Affaire numéro 345. Martin a été tué par balle, un mardi, une histoire pas nette sur fond de jalousie. Ronan, Abdoulaye et Jahid sont suspectés du meurtre. Issifou, l'avocat d'Abdoulaye, lui chuchote sa stratégie à l'oreille. «T'as cru que j'étais un ouf ou quoi ?! Tu veux me mettre dans la merde ?» lâche l'accusé, rompant la quiétude de la pièce. L'un après l'autre, ils sont appelés à la barre. Jahid faisait du basket, Abdoulaye était à Marseille pour un concert de shatta, Ronan était à Parme, «des documents officiels le prouvent». Ce n'est pas eux, ils l'assurent. Chacun argumente, posément, réutilisant intelligemment les conseils oratoires distillés par leurs aînés de Graine d'orateur. Youssouf, le procureur, livre ses réquisitions. Jahid, jugé le moins convaincant, est finalement condamné à trois ans de prison pour complicité de meurtre.

«On n'est pas bien vus aux yeux de la société»

Lors de la présentation du programme aux lycéens, «ils n'ont pas dit le nom

de Sciences-Po mais d'Une voie pour tous. Je me suis d'abord dit non, je veux pas finir tard», avoue Abdoulaye. «Quand ils ont dit que c'était soutenu par Sciences-Po, j'ai compris que c'était une opportunité.» Cet élève de la filière «systèmes numériques» s'organise désormais pour goupiller ses cinq entraînements de basket hebdomadaires, ses matchs le week-end, ses cours et les diverses activités du programme. «On n'est pas bien vus aux yeux de la société, indique quant à lui Issifou. Dès qu'on dit Sarcelles, on pense directement aux violences. J'aime participer à ce projet-là pour pouvoir démentir cette image et montrer qu'on veut aller loin.»

Un enjeu d'autant plus grand que, depuis son arrivée en France, il y a trois ans, le jeune homme né au Maroc a largement pu expérimenter racisme et discriminations. «Même si je ne m'implique pas dans tout ce qui est violence, je suis stigmatisé parce que je suis noir et à cause de mon style vestimentaire», résume ce garçon souvent en jogging et baskets noirs, une cagoule sur le visage lors des froides journées, une fausse casquette Gucci dorée sur le crâne quand le temps se montre plus clément. Lors d'une sortie à Paris avec le reste du groupe, «on s'est fait contrôler», raconte Abdoulaye, garçon noir lui aussi : «Tous les blancs du groupe ont été mis à l'écart, seuls les noirs ont été pris. Je n'étais pas habillé en noir, j'étais en gris, simple, pas de capuche, un t-shirt et un jogging. J'étais avec quelqu'un blanc de peau, habillé en noir : j'ai compris que ce n'était pas ça qui jouait.» Les policiers ont changé d'attitude en apprenant que le petit groupe était adoubé par Sciences-Po.

Ce partenariat, personne ne sait encore trop quoi en attendre. Du positif, certes, mais jusqu'où ? «Je ne veux pas leur vendre du rêve en disant "Sciences-Po est à votre portée", parce que la marche est un peu haute, mais je veux leur donner un peu d'ambition», indique Karine Aurélia, directrice

déléguée à l'égalité des chances au sein de l'école parisienne. «Où mettre le curseur ? Est-ce que c'est un échec si un seul élève est admis ? interroge Patricia Germé, l'énergique proviseure du lycée Maryse-Condé. Non, on aura gagné parce qu'on aura impulsé une belle dynamique auprès des jeunes, qui voient des adultes se mobiliser pour eux et prennent conscience de leur potentiel. Ça a véritablement mis en lumière, au sein même du lycée, ces élèves de la seconde pro qui sont souvent compliqués au niveau du climat scolaire.» Pour Dylan Ayissi, «on doit arrêter de dire qu'il y a des choses inatteignables. Et en faisant ça, on dit à toutes les autres écoles : il faut que vous fassiez la même chose».

Issifou, lui, est paumé. Lors de notre première rencontre, au mois de mars, il disait vouloir devenir ingénieur en électrotechnique, avec pour projet de partir en alternance l'an prochain. Quelques semaines plus tard, il doute. «Tous les ateliers qu'on fait, j'aime bien, je me vois dedans», confie cet aîné d'une fratrie de sept. Son lycée ne proposant pas d'alternance, il devrait le quitter pour un CFA. Et tirer un trait sur le partenariat avec l'école. Difficile de s'y résoudre.

«Ils sont capables de complexifier leur pensée»

Chacun a déjà été un peu transformé par ce tout jeune programme. Houda Bouali, professeure de lettres et d'histoire à Maryse-Condé, constate que les six élèves ont gagné en confiance en eux et maîtrisent mieux leurs prises de parole. Les timides sont plus à l'aise, les loquaces ont appris à laisser de la place aux autres. «Il n'y a pas de leader, ils fonctionnent en forme de collégialité, ils se consultent, apprécie-t-elle. Tous autant qu'ils sont, désormais, ils sont capables de complexifier leur pensée, de l'argumenter et de structurer leur propos, ce qui n'était pas forcément le cas avant.»

Martin semble même avoir eu une révélation. Elève en filière Cybersécurité, informatique et réseaux, électronique (Ciel), il mange, dort et respire cybersécurité depuis trois ans. Son objectif : intégrer l'école spécialisée 2600, à Montigny-le-Bretonneux (Yvelines), pour devenir pentester ou red teamer, des métiers qui consistent à simuler des intrusions, physiques ou numériques, pour tester la sécurité des entreprises. «J'aimerais pouvoir réussir dans la vie, vivre de ma passion, faire des déplacements un peu partout, rendre ma mère heureuse - même si là elle est très heureuse», nous expliquait-il lors de la visite du Quai Branly. Mi-avril, il a découvert que Sciences-Po proposait un master dans son domaine. Ses yeux se sont éclairés. Entre deux bouchées de pizza, dans la cafétéria du campus Saint-Thomas, le voilà balayant silencieusement le site internet de l'école sur son téléphone, un sourire accroché au visage. Il a envoyé un message à sa mère. Ses plans ont changé.



Ailleurs sur Cafeyn



A Sciences-Po Paris, une voie d'entrée sur-mesure pour les lycéens pros

Il y a 5 mois  2 min

